

SÉMIOTIQUE COGNITIVE

—

COGNITIVE SEMIOTICS

Présentation du dossier

Pierre Fastrez¹

La communication est un objet d'étude, pas une discipline. Cet état de fait explique l'interdisciplinarité qui a toujours caractérisé la recherche en "sciences de la communication" : la linguistique, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, la philosophie (pour n'en citer que quelques unes) se sont toutes penchées, à un point ou à un autre de leur existence, sur cet objet. S'il est cependant une discipline parmi celles-ci qui peut prétendre appartenir spécifiquement aux sciences de la communication, c'est bien la sémiologie (dans la tradition européenne saussurienne), ou la sémiotique (dans la tradition américaine peircienne). Pas de communication sans mise en signes, pas d'étude de la communication sans préoccupation sémiotique.

Théories de la communication et sémiotique ont ainsi évolué de façon conjointe au fil des décennies, et à l'heure où les premières

¹ Collaborateur scientifique du Fonds National de la Recherche Scientifique (F.N.R.S.) au Département de communication de l'Université catholique de Louvain.

intégraient des préoccupations portant sur le cognitif, les poussant à considérer la dimension co-constructive de toute communication et les capacités interprétatives et inférentielles des interlocuteurs (au sens le plus large), on a vu apparaître dans la littérature la locution “sémiotique cognitive”, désignant un ensemble de recherches s’intéressant aux relations entre processus cognitifs et systèmes sémiotiques. C’est à cet ensemble flou qu’est consacré ce numéro de *Recherches en communication*, dont l’ambition est de dresser un état de l’art de ce champ de recherche en plein essor. Le dossier qui suit fait plus figure d’instantané pris sur le vif que de portrait définitif. Il regroupe des articles aux préoccupations théoriques et aux champs d’application divers, qui cadrent chacun de façon un peu différente cette discipline encore nébuleuse qu’est la sémiotique cognitive. On verra celle-ci définie tour à tour comme discipline naissante à la croisée de la sémiotique et des sciences cognitives, comme volet sémiotique au sein des sciences cognitives, ou encore comme résurgence de la préoccupation foncièrement cognitive de la sémiotique.

Dans les lignes qui suivent, je ne tenterai pas une définition supplémentaire du champ. Je dresserai par contre trois parallèles contextualisant l’émergence de celui-ci. Le premier portera sur l’évolution des sciences cognitives, le second sur l’explosion des technologies de l’information et de la communication, le troisième sur les rapports avec l’éducation.

Sémiotique et sciences cognitives...

Je l’ai dit plus haut, les théories de la communication ne sont jamais que celles que les sciences sociales et comportementales ont consacré à cet objet. Au sein de celles-ci, l’évolution des théories issues des sciences cognitives occupe probablement une place privilégiée dans le mouvement qui a vu naître la sémiotique cognitive.

Depuis le début des années quatre-vingt, un paradigme de recherche a vu le jour dans les sciences cognitives, qui s’inscrit en faux par rapport à l’approche cognitiviste –computationnaliste classique de la cognition. Pour cette dernière, dont la conception de

l'esprit est sous-tendue par la métaphore de l'ordinateur¹, l'appareil cognitif humain est une machine à traiter de l'information, un système formel dont l'activité se résume à la manipulation de symboles abstraits suivant un ensemble d'algorithmes et de règles logiques, symboles censés représenter le monde objectif. L'esprit exécute des programmes. Il y est indépendant du corps dans lequel il existe, et de la contingence du monde matériel et culturel qui l'entoure.

Le paradigme récent dont je parlais à l'instant regroupe notamment les théories de la cognition incarnée, celles de la cognition distribuée et celles de la cognition située, qui partagent entre elles certaines zones de recouvrement. Je ne tenterai ici qu'une esquisse des points de divergence de ces théories avec le paradigme cognitiviste, et pour les besoins de l'exposé, je m'autoriserai à séparer, de façon assez artificielle, les apports de chacune de ces théories.

Avec l'expérialisme et les théories de la cognition incarnée², c'est la traditionnelle distinction corps – esprit qui est remise en cause³. La notion d'incarnation de l'esprit implique que nos facultés cognitives s'enracinent dans notre corporéité. Nos concepts les plus abstraits prennent leur source dans nos interactions physiques, sociales et culturelles avec le monde réel. L'esprit n'est pas indépendant du corps, tout comme l'action, la perception et la cognition entretiennent d'étroits rapports de dépendance dynamique.

Avec les théories de la cognition distribuée⁴, c'est l'unité d'analyse du chercheur en sciences cognitives qui change : ce que l'on appelle 'processus cognitifs' n'est pas confiné dans le crâne de l'individu. L'être humain utilise pour penser tant ses capacités cérébrales que les propriétés de l'environnement dans lequel il se trouve.

¹ Cf. Philip N. JOHNSON-LAIRD, *L'ordinateur et l'esprit*, tr. J. Henry, Paris, Éditions Odile Jacob, 1994 (*The Computer and the Mind*, Fontana Press (Harper Collins), 1988, 1993, 2^{ème} éd.). Pour une synthèse et critique de cet ouvrage, on se référera à l'Argument de J.-P. Meunier et A. Berten paru dans cette même revue : J.-P. MEUNIER et A. BERTEN, "A propos de Philip Johnson-Laird, "L'ordinateur et l'esprit", *Recherches en communication*, n° 4 (La Médiation des Savoirs), Louvain-la-Neuve, 1995, pp. 243-256.

² Cf. G. LAKOFF et M. JOHNSON, *Metaphors We Live By*, Chicago, The University of Chicago Press, 1980 ; G. LAKOFF et M. JOHNSON, *Philosophy in the Flesh*, New York, Basic Books, 1999 ; G. LAKOFF et R. NUÑEZ, *Where Mathematics Come From*, New York, Basic Books, 2001 ; F. VARELA, E. THOMPSON et E. ROSCH, *The Embodied Mind*, Cambridge (MA), MIT Press, 1991.

³ Cf. M. JOHNSON, *The body in the Mind*, Chicago, The University of Chicago Press, 1987 ; A. CLARK, *Being There*, Cambridge (MA), MIT Press, 1997.

⁴ Cf. E. HUTCHINS, *Cognition in the Wild*, Cambridge (MA), MIT Press, 1995.

Certaines activités cognitives ne peuvent être comprises qu'en les approchant au niveau du groupe et non de l'individu, au niveau de l'interaction entre la technique et l'homme et non en isolant ce dernier. Comprendre la cognition revient bien souvent à comprendre le 'couplage' entre individus et artefacts techniques. "L'esprit n'est pas dans le cerveau, c'est le cerveau qui est dans l'esprit"¹, compris comme un système susceptible d'englober une multitude d'individus et d'artefacts.

Avec les théories de la cognition située², le cognitif englobe désormais les dimensions sociale et culturelle. La cognition "quotidienne", telle qu'elle a lieu *in situ*, au sein des environnements et des communautés de pratiques dans lesquelles elle s'ancre, est au centre de l'attention. L'expérimentalisme de laboratoire n'est que très peu à même de nous renseigner sur elle.

On retrouve dans l'ensemble de ces courants de recherche une même aspiration à comprendre la dialectique qui travaille l'interne et l'externe, le cérébral et le corporel, intégré dans son environnement physique, social et culturel. On ne peut que rapprocher cette ambition de celle de la sémiotique cognitive, qui s'attèle à élucider les rapports entre 'signes internes' et 'signes externes', entre la pensée et ses moyens d'expression, bien que cette seconde opposition stigmatise mal la façon dont –à mon sens– la sémiotique cognitive se doit d'embrasser son objet³. Elle supposerait en effet une dichotomie entre les contenus mentaux internes pré-existant comme tels à leur "traduction" externe, là où représentations internes et externes sont à concevoir comme des éléments d'une dynamique au travers de laquelle les structures conceptuelles se spécifient, la sémiotisation faisant partie intégrante du processus cognitif.

La centration de la sémiotique cognitive sur l'interaction entre l'activité (cognitive) interne et l'activité (sémiotique) externe comme processus dynamique de construction de sens trouve donc des correspondants dans plusieurs disciplines-sœurs. Au sein de celles-ci, je me dois de noter la place particulière qu'occupent la sémantique cogni-

¹ E. HUTCHINS, "Cognitive Ethnography", communication orale à la *Cognitive Science Society Conference 2003*, 1^{er} août 2003, traduction personnelle.

² Cf. B. ROGOFF et J. LAVE (dir.) *Everyday Cognition: its development in social context*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1984 ; L. SUCHMAN, *Plans and Situated Actions: the problem of human-machine communication*, Cambridge (MA), Cambridge University Press, 1987.

³ C'est à fin de clarifier cette position que j'utilise moi-même cette formulation caduque.

tive¹ et la linguistique cognitive² par rapport à la sémiotique cognitive, puisqu'elles ont ouvert la voie à cette dernière à bien des égards, en centrant leur projet sur le matériau linguistique. Sur cette question, l'*Argument* de Peer Bundgård (présenté en fin de numéro) apportera un point de vue éclairant.

En bref, la sémiotique cognitive n'est pas née de l'opération du Saint-Esprit, dans un terreau académique vierge. Elle émerge au contraire à un moment où, au sein des Sciences de l'Homme, de plus en plus de voix se font entendre, qui prônent l'adoption d'approches susceptibles de réunir dans un même cadre d'analyse cognition, culture et communication.

Sémiotique cognitive et technologie

La sémiotique cognitive prend également son envol avec la démocratisation de la microinformatique et le développement des "nouvelles" technologies de l'information et de la communication (TIC).

Ces technologies –auxquelles l'adjectif "nouvelles" sied de moins en moins– ouvrent à des possibilités en termes de représentation et d'interaction quasiment illimitées, comme le notent dans cette citation Jim Hollan *et al.* :

Computation provides the most plastic representational medium we have ever known. It can be employed to mimic successful mechanisms of earlier media but it also enables novel techniques that were not previously possible. Computationally-based information presentations promise to dramatically enrich our understandings as well as assist us in navigating and effectively exploiting rapidly growing and increasingly complex information collections³.

Les TIC, désormais omniprésentes dans notre vie quotidienne, modifient nos pratiques culturelles : la façon dont nous accédons à l'information, dont nous apprenons, dont nous entrons en relation

¹ Telle que menée par des auteurs comme Leonard Talmy.

² Telle que menée par des auteurs comme Ronald Langacker, George Lakoff ou Gilles Fauconnier et Mark Turner.

³ J. D. HOLLAN, B. B. BEDERSON et J. I. HELFMAN, "Information Visualization" in M. Helander, T. K. Landauer et P. Prabhu (dir.), *Handbook of Human-Computer Interaction* (second edition), Amsterdam, Elsevier Press, 1997, p. 33.

avec autrui, etc. se trouvent aujourd'hui transformées par un nombre croissant d'artefacts technologiques sur lesquels reposent (pour tout ou pour partie) ces pratiques. Il s'agit donc de comprendre comment ces technologies et leurs capacités de sémiotisation modifient notre rapport au monde, comment cognition et sémiotisation se déploient dans ces nouveaux dispositifs techno-sémiotiques.

Sémiotique cognitive et éducation

La sémiotique cognitive nous pousse à interroger les notions mêmes de connaissance et d'apprentissage. En concevant l'interdépendance entre la pensée et ses moyens d'expression, nous remettons en cause les rapports entre la connaissance et son objet : la connaissance est-elle réplique mentale des objets du monde réel, de leurs propriétés et relations, tels qu'ils existent 'objectivement', ou le fait de connaître participe-t-il lui-même à la co-construction de notre réalité ? Le parti pris ici tient bien évidemment de la seconde position.

Dans ce contexte, le champ de l'éducation apparaît comme un terrain privilégié. La question sémiocognitive qui y est posée est la suivante : comment le support de la communication éducative (et ses spécificités sémiotiques) influe-t-il non seulement sur le processus de construction de connaissances, mais également sur son résultat (en termes de savoirs acquis) ? Cette question n'est pas seulement intéressante pour le chercheur : elle l'est également pour l'éducateur, pour qui elle comporte des retombées potentielles importantes concernant la façon dont les matériaux pédagogiques sont utilisés dans le cadre d'activités éducatives.

Un dossier foisonnant

Plusieurs axes traversent les différentes contributions à la présente livraison de *Recherches en communication*. Celles-ci partagent des cadres de référence, des objets d'investigation théoriques et empiriques, etc. Nous avons choisi de les regrouper en trois temps : les articles proposant un cadre de référence, ceux se penchant sur un objet particulier, et ceux croisant les perspectives de deux ou plusieurs disciplines sur un objet.

Les deux premiers textes proposent donc chacun un cadre de référence pour l'élaboration d'une sémiotique cognitive. L'article de Per Åge Brandt développe l'apport de la sémiologie structurale au développement d'un modèle sémio-cognitif de la construction de sens. Il propose la constitution d'un modèle 'stratifié', hérité de la distinction (opérée par la sémiologie greimassienne) entre structure profonde et structure de surface (superposée à la première) du sens (*meaning*). Les trois strates du modèle permettent de rendre compte des va-et-vient, dans la communication, entre les contenus cognitifs (niveau profond), leur contextualisation culturelle (niveau intermédiaire) et situationnelle (niveau de surface), et donc de distinguer les aspects contextuels et non-contextuels du sens.

Le texte de Don Cunningham et Paul Kehle va puiser dans la sémiotique peircienne pour constituer un modèle de la cognition utilisable dans un cadre pédagogique. Prenant pour postulat l'inévitabilité du signe dans la cognition, les auteurs articulent les trois modes d'inférence décrits par Peirce – abduction, induction, déduction – à une métaphore de l'esprit originale (L'ESPRIT COMME RIZHOME) inspirée de la notion peircienne de sémosis illimitée, et se départissant des modèles préexistants (L'ESPRIT COMME MANIPULATEUR DE SYMBOLES, issu du cognitivisme et L'ESPRIT COMME RÉSEAU, issu du connexionisme). Partant de là, ils redéfinissent la notion même d'apprentissage comme "la construction d'un chemin local et situé à travers le labyrinthe rhizomatique, un processus de dialogue et de négociation avec et au sein d'un contexte socioculturel local"¹. Pour illustrer leur propos, ils rendent compte d'une recherche appliquant ledit modèle à l'enseignement de la résolution de problèmes mathématiques.

Les cinq textes qui suivent se penchent chacun sur un objet particulier propre à la sémiotique cognitive. L'article de Gilles Fauconnier et Mark Turner apporte le point de vue de la linguistique cognitive au débat, en développant au sein de leur théorie du *blending* (ou théorie de l'intégration conceptuelle), la problématique des rapports entre formes linguistiques et construction de sens. Le texte explore comment le langage verbal forge des formes grammaticales suscitant la construction de réseaux d'intégration conceptuelle complexes. Les auteurs balayent plusieurs types de figures linguistiques, commençant par les types de *blends* et de compressions que suscitent des construc-

¹ Traduction personnelle.

tions simples à deux mots (adjectif-nom ou nom-nom). Ils examinent également les liens entre intégration linguistique formelle (dans le cas des locutions mêlant plusieurs termes ou expressions) et intégration conceptuelle, pour déboucher finalement sur l'analyse de formes syntaxiques complexes, comme le mouvement causé (*caused motion*) en anglais et les constructions causatives à deux verbes en français.

Warren Buckland approfondit dans son article une problématique initiée dans son ouvrage *The Cognitive Semiotics of Film*¹ : celle de l'orientation du spectateur dans la fiction filmique. L'auteur défend la thèse de participation filmique, selon laquelle spectateur participe à la fiction et occupe au sein de celle-ci la position d'un observateur imaginaire. Il oppose la vision réelle à la vision 'imaginée' (*imagining seeing*) propre à la fiction filmique : le spectateur imagine qu'il voit les événements de la fiction, et qu'il les voit du point de vue de la caméra. Faisant reposer son modèle sur les travaux de George Lakoff en sémantique cognitive, il examine comment l'orientation du spectateur dans l'espace de la fiction se construit, et comment s'établissent les relations déictiques entre spectateur et points de référence dans ce monde imaginaire. Dans la dernière section du texte, Buckland ouvre la réflexion à plusieurs problématiques connexes que son modèle de l'orientation filmique vient nourrir : celle du passage du spectateur de la non-fiction à la fiction (particulièrement dans les séquences d'ouverture), celle de la définition du concept de focalisation (cher aux filmologues et aux narratologues) et celle du rapport de l'individu à la réalité virtuelle.

Le texte de Jean-Pierre Meunier examine la question de la représentation, en croisant la traditionnelle opposition entre analogique et digital et celle entre représentations internes et externes. L'auteur commence son parcours en remettant en cause la thèse propositionnaliste et la conception linguistique de la pensée. L'expérience phénoménologique, dit-il, semble contredire l'idée que nos représentations correspondent uniquement à des structures propositionnelles. Pour étayer son point de vue, il fait référence à la psychologie génétique de Piaget pour dégager les rôles respectifs de l'imagerie et de l'arbitraire du signe linguistique dans le développement psychosocial de l'individu. Il convoque ensuite, au sein de la psychologie cognitive, les travaux sur les traits sémantiques et la valeur d'imagerie des concepts,

¹ W. BUCKLAND, *The Cognitive Semiotics of Film*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

ainsi que la théorie des modèles mentaux, pour enfin recourir à la sémantique cognitive, dans laquelle l'analogique joue un rôle jusque dans la compréhension des concepts abstraits et des structures grammaticales. Meunier argue pour conclure qu'il soutient la thèse de l'iconicité de la pensée dans une version qui n'exclut pas la représentation propositionnelle en bloc, mais la resitue dans un cadre envisageant les rapports qu'elle entretient avec l'imagerie mentale, leurs fonctions et genèses respectives, ainsi que les relations qui les lient à leurs corrélats matériels (langage verbal et images matérielles).

Daniel Peraya et David Ott présentent dans leur article les résultats d'une expérimentation qui s'insère dans un projet de plus longue haleine, visant à comprendre "quel impact sémiocognitif peut avoir [la publication électronique], cette nouvelle technologie intellectuelle". Suite à la disparition de la page imprimée comme unité structurant la lecture, les auteurs se centrent sur l'influence des spécificités des supports d'affichage propres à la publication web. Leur dispositif expérimental fait varier la résolution d'écran à laquelle est présentée une page web aux sujets, en vue de dégager des différences en termes d'activité de découpage des pages en unités d'informations. Même si les résultats obtenus ne montrent que peu de différences entre conditions, ils permettent cependant de confirmer l'hypothèse –soutenant la recherche– de l'impact du support d'affichage sur les pratiques de réception. Peraya et Ott insistent, sur base de leurs observations, sur l'importance de la distinction entre unité d'affichage et unité de traitement dans la réception de contenus médiatiques tels que les pages web.

L'article de David Herman s'inscrit dans la mouvance des recherches centrées sur l'étude des artefacts cognitifs, et présente le récit comme faisant partie de ces derniers. Plus spécifiquement, il fait du récit un outil cognitif au service de la résolution de problèmes. Il détaille ainsi cinq types d'activités auxquelles le narratif apporte son appui : la fragmentation de l'expérience en morceaux gérables (i.e. en récits ayant un début, un milieu et une fin identifiables), l'attribution de relations causales entre événements, la typification de l'expérience (i.e. la mise en relation d'expériences singulières et de classes d'événements ou de situations plus générales), la régulation séquentielle des comportements (i.e. d'une part à travers la situation d'énonciation narrative qui impose une forme de régulation des prises de parole et d'autre part à travers les modèles culturels présents dans la diégèse et dictant les comportements appropriés) et la distribution de l'intelli-

gence sur un groupe (i.e. la création et révision de récits comme connaissance collective, partagée par le groupe social). Il examine ensuite en détail comment ces cinq façons pour le récit de remplir son rôle d'auxiliaire cognitif prennent corps dans deux textes dont la figure thématique centrale est la transformation : l'*Âne d'Or* d'Apulée et la *Métamorphose* de Franz Kafka.

Les trois derniers textes du dossier confrontent chacun les cadrages et approches élaborés par différents paradigmes de recherche de l'un des objets théoriques sur lesquels se penche la sémiotique cognitive.

Dans leur article, Baptiste Champion, Florence Carion et Philippe Marion confrontent les modèles théoriques proposés par les narratologues et les chercheurs en sciences cognitives de ce qu'ils appellent "l'intelligence narrative". La question revient à se demander s'il existe une chose telle que l'intelligence narrative, distincte des capacités d'inférence générales décrites par les modèles de la psychologie cognitive. Doit-on postuler l'existence d'opérations d'inférence spécifiques à la compréhension du récit de fiction ?¹ Afin de répondre à cette question, les auteurs font appel à des concepts issus tour à tour des théories sémiotiques (encyclopédie, horizon d'attente) et des sciences cognitives (*story schema*), pour ensuite "tenter une lecture des théories de la sémiotique de la réception en termes de la théorie des schémas" afin de réconcilier les deux approches. Leur analyse débouche sur une articulation des deux cadres de pensée naviguant "entre l'assimilation abusive et l'opposition stérile", et mettant en avant les zones de recouvrement mais aussi les visées différentes des deux approches, qui expliquent leurs apparentes divergences.

Bernard Darras propose un texte dans lequel il confronte son propre modèle sémio-cognitif de la production d'images initiales (présenté dans *Au commencement était l'image*²) aux acquis de la recherche en neurosciences sur la reconnaissance d'images. Après une présentation dudit modèle mis à jour, il entame le rapprochement des catégories établies par celui-ci (reposant notamment sur les travaux issus de la psychologie cognitive sur les notions de schéma et de niveau de base) des conclusions offertes par les recherches existantes

¹ Leur démarche est à ce titre complémentaire à celle adoptée par David Herman dans ce même numéro, puisque celui-ci s'attache à montrer comment le narratif soutient un ensemble d'activités cognitives de la vie quotidienne, en dehors des situations spécifiques de réception de récits fictionnels.

² B. DARRAS, *Au commencement était l'image*, Paris, ESF, 1996.

en neurosciences consacrées à la reconnaissance des objets et au traitement sémantique en découlant. Il opère successivement sur trois fronts, dont deux révèlent des éléments convergents entre modèle sémiocognitif et résultats d'expérimentations recourant à la neuro-imagerie. Ainsi les recherches comparant le traitement cognitif engendré par les schémas du niveau de base et par les schémas subordonnés tendent-elles à montrer que ceux-ci correspondent à des substrats neuronaux différents. De même l'hypothèse selon laquelle les iconotypes (ces schémas du niveau de base se distinguant par leur précocité, leur prototypicalité, leur robustesse et fréquence d'utilisation) bénéficient d'un traitement cognitif particulier se voit confirmée dans l'existence d'un réseau neuronal dédié à la nomination des objets surappris (c.-à-d. les objets les plus fréquemment nommés dans la petite enfance). En revanche, la distinction entre schémas du niveau de base et similis semble ne pas se confirmer dans les résultats d'études en neurosciences passées en revue.

Patrizia Violi explore dans son article la façon dont la notion d'incarnation (*embodiment*) de l'esprit a été élaborée dans les théories sémiotiques et cognitives. L'auteur considère l'intérêt accru manifesté par les sciences de l'homme pour le concept d'incarnation comme l'occasion de réconcilier les traditions sémiotiques et cognitives, et de créer un cadre de référence plus approprié au développement d'une sémiotique cognitive, prenant pleinement en compte la corporalité. Elle passe en revue les différentes conceptions de l'incarnation, et les domaines de recherche au sein desquels elles se développent en sciences cognitives (le (néo)connexionisme, la robotique et la sémantique cognitive), tout en pointant au passage les aspects de celles-ci présentant un intérêt dans un cadre de pensée sémiotique, ainsi que ceux susceptibles d'entrer en conflit avec lui (notamment l'anti-représentationalisme). Elle examine ensuite les rapports entre l'incarnation et la problématique de la construction du sens, arguant que la seconde se doit d'intégrer la première. Elle note enfin que la notion même de corps n'est pas triviale, qu'elle est une construction théorique et que le 'corps' qui doit être inclus à l'analyse sémiotique –loin d'être un simple substrat neurophysiologique– est le corps *phénoménologique*. Elle conclut enfin sur le défi que représente la réunion des deux approches (sémiotique et cognitive), l'une proposant le modèle d'un sujet sans corps (dans les théories de l'énonciation de la linguistique post-saussurienne) et l'autre conceptualisant un corps sans sujet (entendez "sans subjectivité").

Enfin, pour la première fois à ma connaissance, le dossier de cette livraison de *Recherches* sera complété par un *Argument* sur le même thème. Le texte de Peer Bundgård discute et met en effet en perspective quelques-unes des thèses centrales soutenues dans les textes réunis dans *Kognitiv Semiotik*¹, une anthologie parue récemment en danois, à l'initiative des chercheurs du Centre de Recherches Sémiotiques de l'université d'Århus. Comme je l'évoquais déjà plus haut, l'auteur y envisage les rapports d'affinité, de divergence et de complémentarité qu'entretiennent les postulats théoriques de la linguistique cognitive et de la sémiotique morphodynamique, les deux paradigmes de recherche à l'articulation desquels il définit la sémiotique cognitive.

Je l'ai dit plus haut, ce numéro de *Recherches en communication* est un instantané sur un champ de recherche en plein mouvement et encore en pleine constitution. Il a pour objectif de rendre compte de la diversité de conceptions et de cadrages propre aux recherches en sémiotique cognitive. Il offre un dossier touffu, partant dans de multiples directions et ouvrant de nouvelles voies de recherche à explorer.

Malgré la diversité des approches et des objets étudiés, on notera une constante parmi les différents éclairages proposés : l'indéfinissabilité de la sémiotique cognitive sans référence (historique, épistémologique) à d'autres disciplines ou paradigmes de recherche. Qu'il s'agisse de la sémiotique (structurale ou peircienne), de la linguistique ou de la sémantique cognitive, de la phénoménologie, des neurosciences, de la narratologie et j'en passe, le projet sémio-cognitif se définit à travers la confrontation à d'autres approches.

On retiendra également –et ce n'est pas innocemment que j'utilisais ce terme à l'instant– le statut de *projet* de la sémiotique cognitive, qui possède indubitablement déjà de solides bases théoriques pour aborder son objet, mais a encore du chemin à parcourir sur le terrain de l'empirie. Et c'est sans doute dans cette direction que les énergies sont à dépenser dans les mois et les années à venir.

L'élaboration d'une ou de plusieurs *méthodologies* propres permettant de faire pleinement le pas vers la recherche empirique

¹ P.F. BUNDGÅRD, J. EGHOLM & M. SKOV (eds), *Kognitiv Semiotik – En antologi om sprog betydning og erkendelse*, Copenhagen, Haase & Søn, 2003, 637 pages. Contributions de G. Fauconnier, G. Lakoff, R. Langacker, L. Talmy, M. Turner, P.Å. Brandt, J. Petitot, R. Thom, P.F. Bundgaard, F. Stjernfelt, S. Østergaard et E. Holenstein.

constitue –selon moi– l'étape suivante pour la sémiotique cognitive. Certaines contributions au dossier font des propositions sur ce terrain, voire font état de recherches s'y étant déjà engagées. Trois voies méthodologiques se dégagent :

La voie *herméneutique*. Il s'agit du modèle dominant dans le monde de la sémiologie et de la sémiotique. Si l'on devait classer l'ensemble des contributions de ce numéro dans l'une des trois voies mentionnées ici, c'est sans doute à celle-ci qu'en serait rattachée la majorité. Deux auteurs font d'ailleurs des remarques à ce propos. Per Åge Brandt évoque les méthodes phénoménologiques de la sémiotique structurale et celles de la linguistique cognitive, pour laquelle l'explicitation d'événements inconscients et leur confrontation au sujet pensant suffit à établir leur plausibilité. David Herman s'inspire de la linguistique (qui collecte les formes langagières attestées pour étudier la faculté de langage) pour faire de la narratologie, en recensant et examinant les formes narratives culturellement instituées pour développer des hypothèses quant au fonctionnement de l'appareil cognitif et au rôle qu'y joue le narratif.

La voie *expérimentale ou quasi-expérimentale*. A l'inverse, elle représente le modèle dominant au sein des sciences cognitives. Elle suppose la validation d'un modèle théorique élaboré préalablement, comme en témoignent les contributions au dossier que l'on peut y rattacher : l'analyse de la résolution de problèmes mathématiques menée par Cunningham et Kehle, la confrontation du modèle de la production de schémas initiaux de Darras¹ aux résultats des neurosciences, et l'évaluation des effets du support d'affichage sur les pratiques de réception de la publication électronique présentée par Peraya et Ott.

La voie *ethnographique*. Non représentée dans ce dossier, elle trouve pourtant sa place dans le projet présenté ici. Elle repose sur l'observation *in situ* de pratiques, telles qu'elles se déroulent dans leur environnement (physique, social et culturel) naturel. Proche des méthodes de l'anthropologie, elle

¹ Qui par ailleurs est le seul des contributeurs au dossier à décrire la sémiotique cognitive comme une "méthode de recherche".

maintient cependant dans le contexte qui nous occupe une focalisation sur le cognitif. Bien qu'ils ne se revendiquent pas de la sémiotique cognitive, on peut citer dans ce domaine les travaux de l'anthropologue Ed Hutchins¹ ou du linguiste Charles Goodwin².

Ces trois voies ne sont bien entendu pas à concevoir comme des chemins parallèles et cloisonnés. Les points de croisement potentiels sont multiples. On perçoit par exemple que chacune trouve son utilité à des temps différents de la recherche : herméneutique et ethnographie peuvent ainsi spécifier des hypothèses qui se verront validées par l'expérimentation. De même, compte tenu des avantages propres qu'elles offrent, on a tout avantage à penser la complémentarité des méthodes. Pensons aux avantages en termes de validité externe qu'offre l'expérimentation (situation contrôlée, résultats généralisables) par rapport à l'ethnographie, et à l'inverse, à la validité interne que préserve une approche ethnographique, là où l'expérimentation peut déraciner une pratique de son contexte et lui faire partiellement perdre son sens.

La sémiotique cognitive a donc un agenda bien rempli, tant sur le plan théorique que méthodologique. Les textes qui suivent développent des problématiques qui y figurent en bonne place. Ils posent un jalon, et participent tous à la définition de ce qu'est la sémiotique cognitive aujourd'hui.

¹ Cf. par exemple E. HUTCHINS, *Cognition in the Wild*, op. cit., ou E. HUTCHINS et L. PALEN, "Constructing Meaning from Space, Gesture and Speech", in L. B. RESNICK, R. SALJO, C. PONTECORVO, and B. BURGE (dir.) *Discourse, Tools, and Reasoning: Essays on Situated Cognition*, Berlin, Springer-Verlag, 1997, pp. 23-40.

² Cf. par exemple C. GOODWIN, "Professional Vision" in *American Anthropologist*, Vol. 96 n° 3, 1994, pp. 606-633 ou C. GOODWIN, "Pointing as a Situated Practice", in S. KITO (dir.) *Pointing: Where Language, Culture and Cognition Meet*, Hillsdale (NJ), Lawrence Erlbaum Associates, 2002, pp. 217-241.